

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **14 (1876)**

Heft 49

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183937>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

moins apparentes. C'est assez vous dire, chère amie, combien mon avenir est assuré. »

Telles sont, mon maître, reprit ma pauvre action du Tir fédéral, les persifflages auxquels je suis en butte. Je n'ai trouvé dans l'entourage que me procure votre tiroir, qu'une seule action compatissante, celle du Chemin de fer d'Echallens, qui me paraît délaissée comme moi.

« Ma bonne sœur, m'a-t-elle répété à diverses fois, comme la tienne, ma carrière n'a été jusqu'ici qu'amertume et déceptions, et quand je sommeille dans cette étroite prison, il me semble entendre la voix de la Fortune crier aux chemins de fer régionaux : « Vos voies ne sont pas nos voies ; vos pensées ne sont pas nos pensées ! »

Rien n'a pu nous permettre de répartir le moindre, le plus modeste dividende. Ni la célébrité du tilleul de Prilly ; ni les cures de raisins qu'on peut faire dans les environs, ni les antiquités de Cheseaux, ni l'industrie florissante d'Etagnières, ni les ombrages du signal de Morrens, ni les foires d'Echallens, n'ont pu donner à notre ligne le mouvement qu'on en attendait.

De nombreux terrains achetés en prévision de la hausse dont ils étaient susceptibles, sont encore veufs d'hôtels, de villas, et d'établissements de bains, il s'est fait soudain dans notre champ d'opérations un arrêt incompréhensible et qui ne se justifie pas. L'exploitation de notre réseau est un véritable jeu de patience auquel nous nous livrons bravement en attendant des temps meilleurs. »

Voilà, mon cher propriétaire, me dit le papier vert en soupirant, comment le mérite est récompensé. Mais faisons comme ma pauvre sœur, prenons patience, attendons...

— Sapristi, c'est ce que je fais, murmurai-je en rejetant mon pli au fond du tiroir. L. M.

Vevey, le 30 novembre, 1876.

Monsieur le rédacteur,

Je prends la liberté de vous envoyer un petit échantillon des mœurs naïves du Jorat, il y a un siècle, tableau dont je puis vous garantir la parfaite exactitude. Je l'ai trouvé en relisant les mémoires de mon grand-père le chevalier G***, dont la véracité était proverbiale. Peut-être que cela intéressera les lecteurs du *Conteur*. Je l'ai copié textuellement.

Mon grand-père était alors inspecteur des travaux de la route de Vevey à Moudon, construite en 1768 par M. Burnand, architecte à Moudon.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée. G***.

« Pendant au-delà d'une année et demie que j'ai été occupé à construire une grande étendue de cette route (de Vevey à Moudon), je fus logé à Essertes chez M. le conseiller D. C'étaient des gens très respectables et infiniment respectés dans tous les environs. Le souvenir que cette famille me rappelle, me

fournit l'occasion de raconter une anecdote singulière.

» Ils occupaient une maison très petite ; une chambre au rez-de-chaussée qu'occupaient le mari et la femme, au-dessus une très grande pièce à deux lits, habitée par un fils unique, composaient tout le logement de cette intéressante famille. J'acceptai l'offre qu'ils me firent de me loger avec leur fils. Celui-ci, quelques mois après que j'y fut établi, prit la résolution d'épouser incessamment une fort jolie et très jeune paysanne des environs. Dès que je vis approcher le moment du mariage, je fus louer une chambre dans une autre maison du village, mais ils en furent aussitôt instruits, et avant que j'eusse eu le temps de faire prendre mes effets, ils vinrent, le père, la mère, le fils et le futur beau-père, tous quatre, auprès de moi. Je n'avais, de ma vie, vu une gravité pareille à celle dont ils étaient pénétrés et leurs visages peignaient la tristesse ; ils venaient me témoigner leur affliction de ce que j'avais pris la résolution de les quitter. Après que les vieillards eurent longuement parlé pour me faire des reproches obligeants, pleins de sensibilité et fait leurs efforts pour me dissuader, le fils prit la parole à son tour, Par-dessus toutes les choses polies qu'il me dit, à sa manière, il ajouta : que je ne sortirai point de chez eux ni de sa chambre et que, dans le cas où je voudrais m'opiniâtrer à le faire, il me déclarait qu'il renverrait plutôt son mariage jusqu'à ce que la route fut finie. Toutes les raisons que je pus leur alléguer sur la délicatesse, la bienséance et sur tout autre cas, furent inutiles, il fallut céder ; il se maria et nous habitâmes la même chambre.

Cette conduite est tellement extraordinaire, de part et d'autre, et loin des mœurs actuelles, que je dois ici la déclaration solennelle que, bien loin que cette jeune femme ait eu à rougir de ma conduite, bien certainement elle n'a jamais pu s'apercevoir que quelqu'un d'autre qu'eux logeait dans la chambre. »

Un jeune homme de la campagne est entré au service d'un *liquoriste* de notre ville.

— Ton valet est pé Lozena, se diont, dit au père du jeune garçon, un sien voisin.

— Oi.

— Et que lâi fâ-te ?

— Ne mè rassovigno pas bin quin meti l'a son maîtré, mâ crayo bin que l'est *égoïste*.

On ne connaissait pas encore les *chefs de sections*, c'était le beau temps des *commis d'exercices* :

Un dimanche matin, aux exercices du dépôt, l'un de ces chefs de notre armée expliquait à ses conscrits les éléments du pas d'école.

Au commandement de : pied gauche en avant, disait-il, vous lancez le pied dans le vide, la pointe en avant, et vous restez.

Attention ! Pied gauche..... en avant!..... Il re-

garde..... Le mouvement a été compris. Seul, un futur soldat s'est trompé de pied et a avancé le pied droit.

Le brave commis voyant à l'extrémité du rang deux jambes collées l'une à l'autre, s'écrie furieux : « Quel est cet imbécile qui lève les deux pieds à la fois ? »



Un habitant du Jorat se présentait l'autre jour à l'Hôpital cantonal, demandant la permission de visiter un pauvre diable de son village qu'on lui avait dit être gravement malade. Cette permission lui étant accordée, il s'entretint quelques instants avec ce dernier, qu'il trouva bien changé et bien souffrant.

En se retirant, il prit à part un des infirmiers et lui demanda ce qu'il pensait de son combourgeois : « Ma foi, répondit l'infirmier, ça va bien mal ; il est attaqué du poumon et ça va tomber en étiisie. »

Rentré chez lui, notre paysan fut interrogé par tous ses voisins sur l'état du malade : Coumeint va Samuiet, lui demandait-on.

— Oh m'ont de que l'étai ataquâ dâo Piémont et que cein vâo tscheidré ein Italie.



Onna drola de préire.

(Patois du Pays d'Enhaut.)

Quand on oût préi le menischtrés, on ché crai que d'é fachilo dé n'an fèrè autant, mâ s'chon l'ai ché bouté va enco grai.

L'ai n'avai on que préivè pas tru choveint ; on l'ai demandé on dzor : — Commeunt fas-ton, Djan, quand tou priés ?

— Vai-tou, y'aré prau à dré (dire) ; mâ ché pas commeunt tot chein arrandzi ; adon, réchito l'a, b, ché, tant quié ou bet, et iou dio : « Ora, mon Diu, arrandze-lè commeunt tou voudris. »



On lit dans une de nos feuilles d'annonces :

« Une dame demande à partager sa chambre avec une personne de son sexe située au soleil levant. »



BALSAMO VENTRILOQUE

(Fin.)

Vingt ans après, le 19 septembre 1780, la ville de Strasbourg était en rumeur.

Une foule considérable s'était, dès le matin, portée hors des murs, et debout sur le pont de Kehl ou attablée dans les guinguettes situées sur les chemins environnants, elle semblait en proie à une attente pleine d'impatience. Au moindre bruit, à la moindre rumeur, tous les regards se portaient au-delà du Rhin, sur la route d'Allemagne.

Qui donc attendait-elle ainsi ? Quel prince, quel roi allait faire son entrée dans la capitale de l'Alsace ? Au dire des enthousiastes, c'était plus qu'un prince, presque un Dieu, — un homme pour qui la nature n'avait plus de secrets ni l'avenir de mystères. C'était le comte de Cagliostro, le grand thaumaturge !

Cependant, tandis que l'éloge de cet homme étrange était

dans toutes les bouches, un petit vieillard s'en allait de groupe en groupe, prêtant l'oreille aux conversations et s'arrêtant de préférence auprès des gens qui donnaient sur l'âge et la personne de Cagliostro des renseignements plus ou moins exacts. A certains détails, il tressaillait, et même une fois, ayant entendu dire que le grand thaumaturge avait l'apparence d'un homme de trente-cinq à trente-six ans, il murmura :

— Mon coquin aurait cet âge. Si c'était lui !... Il faut absolument que je le voie.

Mais soudain un grand mouvement se produisit dans la foule ; un flot de peuple se précipita tumultueusement vers le pont. Cagliostro arrivait enfin, et son cortège était vraiment digne d'un prince.

Une nuée de laquais et de valets de chambre vêtus de livrées magnifiques, avaient pris les devants pour dégager la route, et lorsqu'à grand'peine on eût ouvert un passage, il parut soudain, dans une calèche découverte, à côté de Seraphina Feliciani, sa femme et sa complice, alors dans tout l'éclat d'une éblouissante beauté !

Sa marche fut un véritable triomphe et il s'avancait, calme et souriant, au milieu des cris et des acclamations, lorsqu'à la porte de la ville, un incident inattendu l'arrêta court.

Un petit vieillard, celui-là même qui s'en allait curieusement de groupe en groupe, s'était maintenu, par des efforts surhumains, au premier rang de la foule.

A l'arrivée de Cagliostro, une émotion singulière s'était reflétée sur ses traits. Il avait pâli et était demeuré immobile et tremblant, comme un homme en proie à un doute pénible. Puis soudain il s'était précipité vers la voiture, et se jetant à la tête des chevaux :

— C'est Joseph Basalmo ! s'écria-t-il, c'est mon voleur ! arrêtez-le !

Et apostrophant Cagliostro lui-même, et le menaçant du geste :

— Mes soixante onces d'or, coquin ! reprit-il d'une voix étranglée par la fureur. Mes soixante onces d'or !

Ce petit vieillard, on l'a deviné, était ce Murano si rudement étrillé par les diables. Le vol de Basalmo avait achevé de détruire son crédit, déjà fort ébranlé par ses pertes précédentes, et il avait dû quitter Palerme, complètement ruiné. Depuis lors il parcourait l'Allemagne et la France, vivant tant bien que mal d'un assez pauvre commerce de colportage, mais s'étant juré, si jamais il remettait la main sur Balsamo, d'en tirer une vengeance éclatante.

Déjà, précédemment, il avait failli le rejoindre. Mais cette fois il le tenait en son pouvoir et il se croyait sûr d'en obtenir justice, car le peuple stupéfait et consterné, avait fait silence et attendait avec anxiété l'issue de cette altercation scandaleuse. Seul Balsamo n'avait manifesté aucune émotion. Toujours calme et toujours souriant, il ne semblait pas même voir l'homme qui l'accusait et l'injurait. Irrité de cette indifférence, et la prenant pour une bravade, Murano l'invectivait avec un redoublement de violence, lorsqu'une voix grave et impérieuse, qui semblait descendre du ciel, domina soudainement la sienne et dit :

— Ecartez cet insensé. Il est possédé par les esprits infernaux !

Un frisson parcourut la foule, frappée d'étonnement et de terreur. Des femmes, des enfants tombèrent à genoux en implorant la protection de l'Elu. Puis, après une courte hésitation, le peuple indigné, se précipita devant la voiture pour la dégager ; Murano disparut, enlevé par un flot de furieux et Basalmo passa, triomphant et sauvé.

Ventriloque prodigieux, il avait demandé son salut à l'artifice, grâce auquel il avait consommé son vol. Malgré l'insuccès de cette première tentative, Murano ne perdit pas courage. Il invoqua le secours de la justice. Mais Balsamo était trop puissamment protégé pour que la plainte d'un accusateur obscur eut chance d'aboutir, et il ne fut pas même inquiété.

Cependant il n'échappa pas au châtement. Dix ans plus tard, il le trouvait à Rome, dans les prisons de l'inquisition, où il est mort, démasqué et oublié.

Ernest FALGAN.